

FRANCS-TIREURS ?

« Oui ou non, la Belgique fit-elle une guerre de francs-tireurs ? » — Mon témoignage. — Soldats hallucinés. — Une enquête du docteur van der Goot à l'hôpital de Cologne. — On veut me faire promettre d'écrire contre... les francs-tireurs. — L'épouvante parmi la population. — La Belgique innocente et la Belgique martyre.

Après le chapitre : *La Destruction de Visé*, je me fais un devoir d'étudier cette question : « Oui ou non, la Belgique fit-elle une guerre de francs-tireurs ? »

Quiconque a déjà lu certains de mes articles connaît d'avance ma réponse.

Mon opinion n'a guère changé, et une fois de plus je désire prouver que les accusations portées contre la population belge sont de purs mensonges (1).

Bien des gens soutiennent ces accusations prétendant en avoir trouvé les preuves dans certains articles publiés par la presse belge, et qui ont été rassemblés dans une brochure allemande.

(1) J'employai les mêmes arguments que ci-dessus, dans deux de mes articles, publiés dans *Vrij België*, et qui parurent aussi séparément, plus tard.

Selon moi, ces articles n'ont aucune valeur, pour les raisons suivantes :

Il suffit de se rendre compte de l'état d'esprit d'un journaliste dont la patrie est soudainement entraînée dans cette horrible guerre, et qui, en bon patriote, se donne tout à sa tâche ! Surmené, il est courbé sur son travail, quand surviennent quelques fuyards qui racontent des exploits de francs-tireurs. L'imagination du journaliste peut aussitôt se représenter comment des hordes barbares foulent le sol natal et comment les pauvres gens dont les droits sont violés, se dressent, faisant fi de leur vie, pour résister à l'envahisseur.

Il prend part, lui aussi, à la surexcitation du peuple attaqué. Il trouve quelque chose de grandiose dans le tableau qu'il se fait d'un tel élan de patriotisme, et finit par croire à la réalité de ces chimères.

Enjolivant encore certains détails, il relate ces faits, en glorifiant ses compatriotes.

Mais ce n'est pas là une preuve de la réalité de ces actes, car de quelle source viennent ces communiqués ? De par ma propre expérience, j'ose certifier que tous ces rapports sont de pure source allemande, et que rien ne pouvait y donner lieu.

Spécialement pendant les premiers jours de la guerre, j'en ai suivi de près tous les épisodes.

Comme je le relatai plus haut, j'ai été à Liège, en passant par la ligne des forts.

Je fus témoin oculaire de la destruction réitérée du pont de Lixhe par le feu du fort de Pontisse. Je séjournai trois fois à Visé avant sa des-

truction et je m'y trouvais encore au moment où les flammes dévoraient la jolie petite ville ; et, pendant que l'incendie faisait rage à Louvain, je fus tiré de mon lit par six soldats allemands et fait prisonnier.

Eh ! bien :

1^o Jamais je n'ai constaté la moindre preuve d'une guerre de francs-tireurs.

2^o Jamais je n'ai vu un Belge fait prisonnier accusé d'être franc-tireur.

3^o Jamais militaire allemand ne put m'affirmer que, personnellement, il avait rencontré des francs-tireurs ; pourtant je posai cette question de nombreuses fois ; la réponse était la même : c'étaient toujours les troupes précédentes qui avaient dû se défendre contre les francs-tireurs.

4^o Jamais, à ma demande, les soldats allemands ne purent me citer un nom de franc-tireur !

Cependant tous les officiers allemands me parlèrent de francs-tireurs, et, aussi bien à Visé qu'à Liège, à Dinant, Bilsen, et, particulièrement à Louvain, ils tâchèrent de m'influencer et de m'arracher la promesse que, dans tous les articles que je communiquerais au *Tijd*, je parlerais de francs-tireurs, justifiant ainsi leurs actes de vandalisme.

Ces racontars, passant d'officiers à soldats, éveillaient, spécialement en ces derniers, un sentiment de haine contre le peuple belge qu'ils accablaient de malédictions et d'injures. De ce fait naquit parmi les soldats une frayeur insensée de ces francs-tireurs, frayeur de laquelle je fus

témoin plusieurs fois. Il suffisait de l'éroulement d'un pan de mur pour les faire sursauter et se jeter anxieusement sur leurs fusils afin d'explorer le terrain. Eclataient alors des jurons et des blasphèmes et la conversation ne roulait plus que sur ce thème : incendie et destruction.

Par tout ce que racontèrent les soldats allemands, la population fut bientôt convaincue que réellement il devait y avoir des francs-tireurs, mais jamais on ne les avait vus dans le village où l'on se trouvait ; c'était toujours dans les villages voisins !

Ces braves gens ne pouvaient concevoir que les Allemands commissent des actes aussi affreux, sans avoir des raisons graves, et quand vint leur tour de fuir, ils se crurent les victimes de leurs propres compatriotes qui *ailleurs* s'étaient conduits en francs-tireurs.

Mais si, parfois, ils avaient eu comme moi l'occasion de s'informer « ailleurs », ils auraient pu entendre, dans l'accusation, les noms de leurs propres villages.

Ainsi naquirent les fausses rumeurs et les nouvelles erronées.

La plupart des soldats étaient probablement de bonne foi, persuadés de la vérité de ces nouvelles, mais cette idée maudite leur avait été inculquée par leurs chefs.

C'est pourquoi je suppose que « certains » villages ont été détruits sous « présomption » d'actes de francs-tireurs.

Comme je l'ai relaté dans le chapitre *A Liège et*

dans les environs, je m'y laissai prendre moi-même, le jour où des officiers supérieurs me racontèrent avec indignation comment des habitants de Liège avaient donné des cigarettes et des boissons empoisonnées aux soldats allemands, pourquoi trois cents d'entre eux avaient été fusillés sur-le-champ. De bonne foi, je communiquai ces nouvelles, alors que peu après je constatai que ni empoisonnements, ni exécutions n'avaient eu lieu.

Pour ma part, toute la manière d'agir des Allemands au début de la guerre est une application de leur système de violence, par lequel ils voulaient impressionner la population et l'armée ennemies, et ainsi encourager les instincts de férocité de leurs troupes.

A part les prétendus francs-tireurs, on accusait encore la population de martyriser les blessés de leur couper les mains, le nez, les parties sexuelles, etc.

Ces rumeurs étaient si répandues que bientôt l'opinion générale dans les pays neutres fut que ces cas s'étaient souvent présentés.

Un de mes articles concernant un entretien avec le Dr van der Goot, de La Haye, qui prodiguait alors ses soins à l'hôpital de Maastricht, fit alors grande sensation.

Ce docteur avait fini par ajouter foi à tous ces racontars et comme on lui citait le nom d'un hôpital à Cologne où de tels patients étaient soignés, il décida d'aller jusque-là, pour s'en rendre personnellement compte.

Dans un entretien avec le médecin en chef de cet hôpital, ce dernier déclara que, dans tout l'établissement, aucun cas de ce genre ne s'était présenté, pas plus que dans les autres hôpitaux de la ville où il était médecin adjoint.

Dans la dernière réunion de l'association médicale, aucun de ses collègues n'avait parlé d'un pareil cas.

Pourtant les soldats, pour la plupart de bonne foi, répandaient ces histoires de mutilations et d'exploits de francs-tireurs, et bien souvent un simple mot, un bruit peu rassurant, suffisaient pour provoquer les pires conséquences. Comme vous le constaterez plus loin, je fus moi-même arrêté à Louvain, parce qu'un soldat, aux trois quarts ivre, m'avait dénoncé comme espion, et... incendiaire !

Après que tout ce que je possédais m'eût été enlevé, je fus couché sur le pavé, sous la garde d'un soldat armé ; là, j'entendais non seulement de la part d'autres soldats les plus aimables remarques sur ma conduite de franc-tireur, mais je devais encore avec calme accepter quelques bons coups de pied.

Le lendemain après avoir été conduit devant « von Manteuffel » qui me reconnut aussitôt comme le journaliste lui ayant rendu visite, je fus mis en liberté avec mille excuses.

Mes papiers prouvaient du reste suffisamment ma nationalité et ma profession.

Avant mon départ l'on essaya encore de m'arracher la promesse d'écrire un article contre... les exploits des francs-tireurs.

L'histoire de la destruction de Visé me donna également d'intéressantes indications sur l'opinion que j'ai énoncée plus haut, c'est-à-dire que toute la façon d'agir des Allemands suivait un plan déterminé.

Déjà, dès les premiers jours de la guerre, les journaux publiaient des articles de source allemande, annonçant la destruction de Visé, due aux exploits des francs-tireurs.

Quel ne fut pas mon étonnement quand, le 8 août, je visitai Visé, encore absolument intact, et que, même parmi les militaires allemands, aucun exploit de ce genre n'était connu.

Une grande pression était pourtant déjà exercée sur la bourgeoisie et le 14 août, deux jours avant la destruction de la ville, j'écrivis au *Tijd* (dans le n° 20.457) :

« A Visé l'on exerce un véritable système de terrorisme. Avant-hier matin, au son d'une cloche, on informa la population que toutes les bicyclettes devaient être apportées près du pont, dans les vingt-quatre heures. Tout bourgeois qui essaierait de se soustraire à cet ordre serait fusillé et sa maison serait incendiée.

« Hier matin, on annonça que toutes les armes à feu, même celles qui étaient hors d'usage, devaient être déposées immédiatement à l'hôtel de ville. Celui qui en cacherait serait fusillé et la ville serait incendiée.

« Continuellement l'on réquisitionne des vivres sous menace d'incendie. La population craint fort qu'un jour, on ne réquisitionne une chose

qu'elle ne pourra livrer ; et alors quelles en seront les conséquences ? »

Le 11 août, j'expédiai un article à mon journal, qui parut le soir même dans la feuille portant le n° 20.353. Dans un passage, je disais :

« La nuit, les habitants de Visé et de la banlieue dorment dans leurs caves, étant continuellement menacés par l'incendie. »

* * *

Celui qui aura pu constater comme moi la situation pitoyable dans laquelle se trouvaient les gens lors des premiers jours de l'occupation allemande, devra reconnaître que c'est chose inadmissible qu'ils aient pu prendre les armes.

Ils vivaient dans une crainte continuelle, tâchaient de prévenir les désirs de l'envahisseur ; ils veillaient à ce que rien chez leurs voisins, qui pût satisfaire les Allemands, ne fût gardé ou caché ; ils vérifiaient journallement le nombre de bouteilles de vin et de genièvre exigé par les Allemands.

Pas un seul n'omettait de laisser la porte grande ouverte en signe de soumission, permettant ainsi aux Allemands de surveiller librement.

On voyait constamment des hommes et des femmes qui, d'un sourire forcé présentaient des cigares aux soldats.

Les premiers jours, à Visé, aucune consommation n'était payée et bien souvent on refusa mon

argent, à cause de mon étrange costume de touriste qui me faisait beaucoup ressembler à un militaire allemand.

Des hommes et des jeunes femmes, dans la force de l'âge, restaient immobilisés des journées entières sur leurs chaises, ou même étendus sur leurs lits, absolument paralysés par la frayeur.

Les premiers jours de la guerre, je ne rencontrai pas un seul homme qui ait pu demeurer calme, pas même un seul dont la haine ait surpassé la frayeur.

De tels gens auraient-ils eu le courage d'avoir recours aux armes, par lesquelles ils attireraient les représailles qu'ils redoutaient tant ?

Et supposez un instant que les déclarations allemandes soient vraies, que réellement, à Visé, des coups de feu aient été tirés par des civils ; les représailles pourraient alors être justifiées, mais en ce cas les Allemands auraient accompli cette tâche, le cœur serré, ayant la notion qu'ils étaient obligés de faire le mal !

Eh bien ! de cœur serré, il n'était guère question ! Dans le chapitre précédent j'ai clairement expliqué la façon bestiale dont ils agirent à Visé, j'ai montré comment les soldats s'enivraient, menaçant et ridiculisant la population, comment ils s'adonnèrent au plus pur vandalisme et tâchèrent de détruire ce que les flammes ne tardaient cependant pas à dévorer.

Vieillards et enfants trouvèrent la mort dans cet incendie.

Et ce fut non seulement Visé qui eut à souff-

frir de ces barbaries, mais bien d'autres localités et tout spécialement Louvain.

Celui qui lira avec attention les chapitres qui suivent y trouvera des preuves suffisantes s'accordant avec mon opinion que « la Belgique est innocente, malgré les infâmes accusations de l'Allemagne, et que ce dernier pays a encore plus souillé sa conscience en accusant faussement le petit royaume de crimes auxquels il est absolument étranger. »

BLOUD & GAY, Editeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (6^e)

- Dans les Flandres**, par Bertrand DE LAFLOTTE. Préface de M. le Bâtonnier HENRI-ROBERT. Un volume in-16, broché. 3 50
- L'Espagne et la Guerre**, par X... rédacteur au Correspondant. Un volume in-16, broché. 3 50
- Fastes militaires des Belges**, par Maurice DES OMBIAUX. Préface de M. Henri CARTON DE WIART, Ministre de la Justice. Un volume in-16, broché . . . 3 50
- La Cloche « Roland »**. Les Allemands et la Belgique, par Johannes JOERGENSEN. 3 50
- Les Barbares à la Trouée des Vosges. Récits des témoins**, par Louis COLIN. Préface de Maurice BARRÈS. Un volume in-16, broché, illustré 3 50
- Le Drame de Senlis**, par le baron A. DE MARICOURT. Un volume in-16, broché, illustré. 3 50
- La Résistance de la Belgique envahie**, par Maurice DES OMBIAUX. Lettre-Préface de M. DE BROQUEVILLE, président du Conseil. Un volume in-16, broché. . . 3 50
- Aux Armées d'Italie**, par Jules DESTRÉE et Richard DUPIERREUX. Un volume in-16, broché. 1 50
- Blessé, Captif, Délivré. Mémoires de guerre**, par le vicomte Hubert DE LARMANDIE. Préface du général MALLETERRE. Un volume in-16, broché, illustré . . . 3 50
- Souvenirs d'un Otage**, par Georges DESSON. Préface de SERGE-BASSET. Un volume in-16, broché, illustré. 2 50
- Journal d'une Infirmière d'Arras**, par M^{me} Emmanuel COLOMBEL. Préface de Mgr LOBBEDEV, évêque d'ARRAS. Un volume in-16, broché, illustré 2 50
- Reliques sacrées. Lettres ouvertes sur des tombes**, par Louis COLIN. Un volume in-8, broché, illustré. 3 »
- Les Chants du Coq Gaulois**. Paroles et musique par HENRI COLAS. Un volume in-8, broché. 4 »
- Dans l'espoir de la revanche**. Pages patriotiques de François COPPÉE. Préface de Jean MONVAL. Un vol. in-16, broché 3 50
- Discours à l'Hôpital**, par Frédéric MASSON, de l'Académie française. Un volume in-16, broché. 1 50

L. MOKVELD

L'INVASION

de la

BELGIQUE

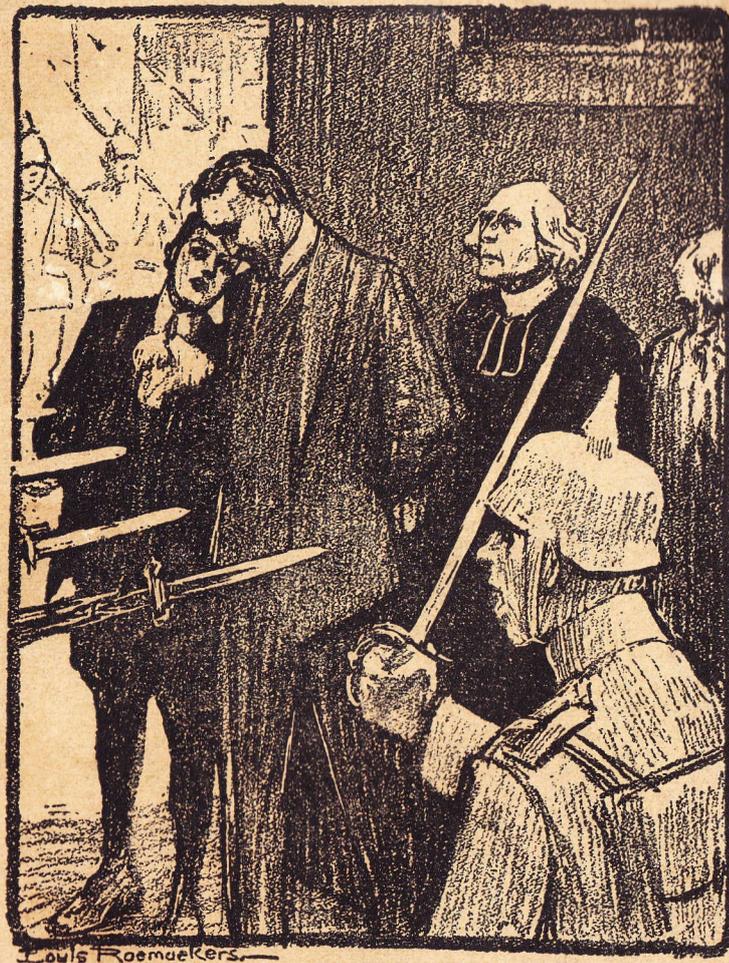
Témoignage
d'un
Neutre



BLOUD
et
GAY

PARIS
BARCELON

L'INVASION DE LA BELGIQUE



TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE
Par L. MOKVELD — BLOUD & GAY, Éditeurs



M. L. MOKVELD,
regardant brûler les ruines de LOUVAIN

L. MOKVELD

Correspondant de Guerre du journal hollandais *Le Tijd*.

L'invasion
de la
BELGIQUE

TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE

Ouvrage traduit du hollandais

BLOUD & GAY

Editeurs

PARIS, 7, Place Saint-Sulpice

Calle del Bruch, 35, BARCELONE

1916

Tous droits réservés

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
I. A Liège et dans les environs.	7
II. La destruction de Visé.	69
III. Francs-tireurs	85
IV. Chez les Flamands.	95
V. Liège après l'occupation.	111
VI. La destruction de Louvain.	117
VII. Le long de la Meuse vers Huy, Andenne et Namur	155
VIII. De Maastricht à la frontière française; la destruction de Dinant.	165
IX. Sur les champs de bataille.	181
X. Autour de Bilsen.	189
XI. Le siège d'Anvers.	211
XII. Les mauvais traitements infligés aux blessés anglais.	237
XIII. A Anvers, sous l'occupation allemande.	249
XIV. Sur l'Yser.	257
